

## MAXIMILLIEN, LE PÈRE DE JEAN-PIERRE MOREL, VICE-PRÉSIDENT NATIONAL U.N.P.D.F. POUR L'EURE

UN CERTAIN « 10 » NOVEMBRE 1918.



**10 novembre 1918**, au petit matin, quelque part sur le front de France.

Cinq poilus, sales, couverts de boue sont dans une tranchée de première ligne, tranchée destinée à l'observation et à l'attaque.

En pole position, **MAXIMILIEN MOREL** un brancardier de deuxième classe, le père de **JEAN-PIERRE MOREL**, notre vice-président national U.N.P.D.F. pour l'EURE.

La tranchée allemande se situe en face à une vingtaine de mètres. Entre les deux, après les fils barbelés, un no man's land. Maximilien, 28 ans, regarde le no man's land devant lui. Ce n'est que paysage ravagé causé par les bombardements, absence de végétation (à l'exception de restes d'arbres déchiquetés), les ruines à peine visibles des habitations, de nombreux trous d'obus, attestent de la violence des combats et de la fréquence des bombardements.

Alors le Poilu MOREL, après avoir avalé avec son adjudant, un Bourguignon, petit rougeaud à gros ventre, quelques sardines en boîte et un bon coup de gnôle du matin dans une boîte de conserve qui avait servi à des fayots, se met à rêver. Il pense à son épouse, lui le normand, restée dans le Vexin, avec ses quatre enfants. Il ne pleut pas, mais de l'eau, coule de ses yeux. Il se cache pour pleurer.

Qui croirait que demain 11 novembre de cette année 1918 la guerre aura cessée.



Tout d'un coup, un bruit venant de la tranchée adverse allemande dans la brume du matin. Les allemands avaient lancé en direction de nos poilus du 114eme Régiment d'Infanterie de ligne, deux objets identiques qui roulent dans le no man's land en direction de la tranchée française. « Putain, se dit-il, c'est quoi ce bordel ? Les deux objets, chacun de forme oblongue, enveloppés dans du chiffon, se rapprochent de la tranchée de **MOREL** et s'arrêtent à 1 m de l'excavation, juste devant lui. Il alerte son adjudant qui demande à **MOREL** de surveiller les engins.

Au fur et mesure que les objets se rapprochaient, les poilus au nombre de quatre en bas se blottissaient, l'un contre l'autre, comme ils le pouvaient au plus profond de la tranchée. Il y avait **MARCEL**, le grenadier voltigeur, corrézien et garçon de ferme, **ANDRE** le radio, titi parisien, **BANCHIANNI**, le berger corse, forte tête, pratiquement « incommandable » mais un cœur d'or et bien sur **l'adjudant PAPIN**, le Bourguignon, grand amateur de Beaujolais, mineur de fond dans le civil.



Le **brancardier MOREL**, toujours figé devant les objets, se dit : « si c'est des grenades « Stielhandgranate 24 » (grenade à manche, baptisée aussi presse purée par analogie avec l'ustensile de cuisine) et qu'elles tombent dans la tranchée, il va encore perdre des camarades. Il crie à ses frères d'armes dans la tranchée « déployez le brancard et mettez la trousse de secours dessus ».

Courageux, **MOREL** qui était à plat ventre depuis le début de l'incident, relève le torse prudemment et se risque à jeter un coup d'œil sur cette Terre chaleureuse et fière. Quel est ce mystère ?

Il scrute les choses bien enveloppées dans du chiffon se dirigeant vers sa position et qui s'étaient arrêtées environ à une longueur de fusil **LEBEL** de lui.

Armé seulement du revolver d'ordonnance modèle 1892, tirant des balles de 8 mm, car un fusil le gênerait avec son brancard pour porter secours à ses camarades, Il demande à **MARCEL** le Grenadier Voltigeur, de lui faire parvenir la longue baïonnette de son fusil, un Lebel 1886, fusil à répétition, calibre 8mm.



Avec la baïonnette, baptisée par tous les poilus « Rosalie », il touche les objets prudemment, ils sont durs et ils teintent un peu. L'adjudant monté sur l'échelle d'assaut, se tient derrière Maximilien, et le guide plus ou moins dans ses mouvements et dit à **MOREL** : « Hum, pas l'air, de munitions piégées ».

Alors en rampant, le brancardier se rapproche des mystérieux engins, et au péril de sa vie, il les prend en main, enlève le chiffon et découvre alors stupéfait deux bouteilles de bière d'une contenance d'à peu près un litre chacune.

De la tranchée, son adjudant tout rougeaud avec qui il avait partagé la gnôle quelques temps auparavant (*entre temps, le juteux avait dû s'envoyer quelques gorgées*) lui adresse des noms d'oiseaux en le sommant de revenir

« Putain **MOREL** qu'est-ce que tu fous ? Revient de suite, les boches vont t'allumer »

Notre poilu, en bon soldat, obtempère, revient et rampant à reculons, se laisse glisser dans la tranchée.

Une fois à l'abri, il tend les bouteilles de bière à son supérieur qui avec un grand sourire, lui dit « Et c'est pour ça **MOREL** que tu as risqué ta vie ? Du pinard, j'aurai compris, mais de la pisse de boche » et il se mit à rire.

Il était quatre en tout, car ils étaient de veille.

L'adjudant dit alors à **MOREL** « Allez normand, fais-moi sauter les capsules ».

**MOREL** s'exécuta et tour à tour, les bouteilles passèrent de main en main jusqu'à quelle soit vide, sauf l'adjudant qui en bon Bourguignon, ne buvait que du pinard.

A quelques dizaines de mètres en face, une voix gutturale prononça des mots en allemands, que nos poilus en pauvres paysans, ne comprenaient pas, mais la voix avait un ton sympathique.

Un des Poilus, le radio, dit alors à l'adjudant, « Putain, ça fait du bien par ou que ça passe et si on leur envoyait quelque chose à notre tour ? »

**BIANCHANNI**, le corse, dit « Ouais, une bonne rafale de mitrailleuse à ces teutons, connards de casques à pointe ». Le berger Corse (le Pastore) ne se séparait jamais de son arme, la bichonnant. Le Corse, avait récupéré en prise de guerre, sur le champ de bataille, l'arme la plus meurtrière, la mitrailleuse des allemands (*appelée Maxim M 608*) capable de tirer 400 balles à la minute et ceci jusqu'à 4 km (calibre 7,92 mm).

**MOREL** dit alors à **BIANCHANNI** « Ferme ta gueule avec ton joujou, tu auras plus chaud aux dents », les hommes, tous ensemble se mirent à rire.

Alors, ils se tombèrent d'accord, pour que chacun mette dans une musette, qui, un morceau de saucisson, qui, une boîte de corned-beef (*conserves de viande de bœuf appertisée, d'origine américaine*), qui, un morceau de fromage, qui, un bout de pain blanc un peu rassis enfin comme on dit « tiré du sac » quoi et du pinard que le titi parisien avait piqué la veille au cuistot, pour son adjudant, à la cuisine roulante. Le Pastore qui avait reçu, un colis la veille, rajouta quelques figatelli, saucisses corse à base de viande de porc et de foie de porc.

L'adjudant dit alors : « **BIANCHANNI ! MOREL** en a assez fait aujourd'hui, toi, et ta grande gueule, tu sors de la tranchée et tu leur lance la musette le plus loin possible dans leur direction ».

Le Corse, mitrailleuse prête à faire feu, méfiant, s'exécuta et revient se mettre à l'abri.

Quelques minutes après, on entendit des « Danke », des « Französisch », des mots incompréhensibles mais qu'ils devinaient chaleureux. Puis d'un seul coup l'horreur des combats repris, et...

## C'était le 10 novembre 1918, demain ce sera le 11 novembre 1918

Le brancardier **MOREL** revient vivant de cette longue guerre, avec croix de guerre et deux citations.

**BIANCHANNI**, ne revit jamais sa Corse Natale, décapité par un éclat de mortier.

**ANDRÉ** le radio se fit embrocher par une baïonnette « boche » dans sa tranchée alors qu'il passait tout en étant lardé de coups de baïonnettes, des messages en « morse ».

L'adjudant **GAVIN**, reçu la légion d'honneur pour avoir porté sur son dos, son capitaine gravement blessé aux jambes.

**MARCEL**, le grenadier voltigeur, à peine 20 ans, toujours lourdement équipé, en se repliant, suite à un assaut manqué, avait été fauché par plusieurs balles dans le dos. **MOREL**, le brancardier, le cherchait partout du regard et l'aperçu couché sur le dos. Il s'approcha. Les yeux bleus de **MARCEL** étaient grands ouverts et il souriait, le sourire du héros, qui a 20 ans, ne s'attarde pas à vivre.

Demain, ce sera le 11 novembre 1918.

(Rédacteur : MAJ (er) **ROSSI**, pour Jean-Pierre **MOREL**, en mémoire de son père Maximilien)